

UN COUP D'ŒIL
SUR L'ACTUALITÉ
L'HOMME
PROVIDENTIEL OU
LA MORT DU
POLITIQUE

HISTOIRE
LA PROVIDENCE
EN HÉRITAGE

ÉCONOMIE
EN 2022,
UN DÉFI ÉCONOMIQUE

PHILOSOPHIE
EN ATTENDANT
L'HOMME
PROVIDENTIEL

LITTÉRATURE
LA VOIX DU GÉNÉRAL

HISTOIRE DE L'ART
LES ÉVÉNEMENTS DU POUVOIR

LA



NUMÉRO 24

L'HOMME PROVIDENTIEL

INTERVIEW
EXCLUSIVE

avec

*Louis
de Bourbon,
Duc d'Anjou*

Fugue

LF

EDITORIAL

« **É**ric Zemmour, vous vous pensez en homme providentiel ? » voilà la question qu'adresse Natacha Polony au candidat à l'élection suprême dans l'émission *Face à BFM*. Celui-ci se retient bien de se prononcer et de se légitimer lui-même, il sait que l'homme providentiel est consacré par le peuple. De Napoléon à de Gaulle en passant par le général Boulanger, le peuple français a souvent cru au pouvoir réconciliateur de l'homme providentiel. Cette stature politique est même le fantasme de toute personnalité politique. Tous les candidats à l'élection présidentielle insistent sur le caractère extraordinaire du déclin de la France et ils sonnent tous l'urgence du changement, comme pour souffler à l'oreille d'un peuple inquiet qu'il pourrait être celui que lui envoie le destin. Et tous les cinq ans se lèvent de nombreux hommes providentiels auto-proclamés et candidats de la dernière chance. Témoins de ce bouillonnement politique, sortons quelques instants de cette effervescence en réinterrogeant cette thématique. La reconsidérer à l'instar de Louis de Bourbon, Duc d'Anjou qui, se confiant à notre revue, donne à notre réflexion un éclairage unique en tant qu'héritier d'une dynastie à qui la providence a, jadis, confié le sort de la France. Apprenons à débattre des idées et discernons l'homme providentiel du tribun tragique.

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité

L'HOMME
PROVIDENTIEL OU LA
MORT DU POLITIQUE?



8

Histoire

LA PROVIDENCE
EN HÉRITAGE

12

Économie

HOMME PROVIDENTIEL
EN 2022, UN DÉFI
ÉCONOMIQUE

16



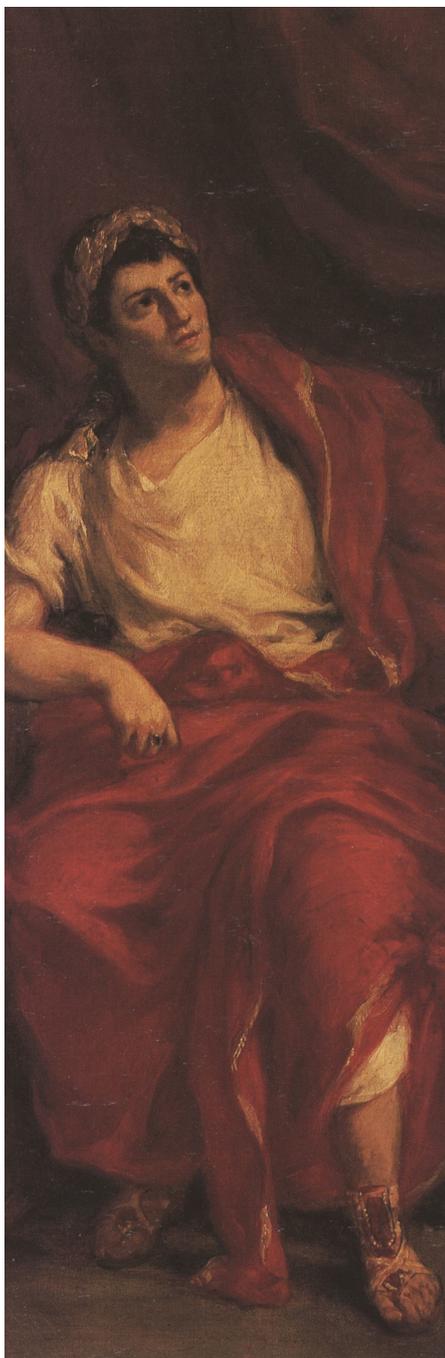
29

LOUIS
DE BOURBON

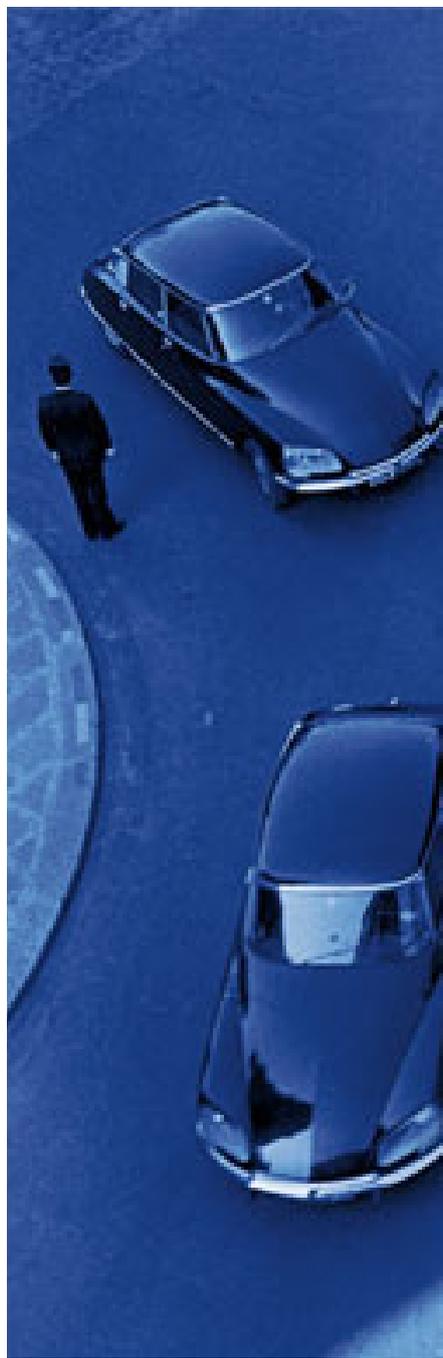
Entretien avec

Brèves 32

Courrier des lecteurs 34



Philosophie 20
EN ATTENDANT
L'HOMME PROVIDENTIEL



Littérature 24
LA VOIX
DU GÉNÉRAL



Histoire de
l'art 28
LES ÉVENTAILS
DU POUVOIR

Un coup d'œil sur l'Actualité

L'HOMME PROVIDENTIEL OU LA MORT DU POLITIQUE

Alain d'Yrland de Bazoges

La figure mythique de l'homme providentiel est omniprésente dans le débat politique français. Chacun des candidats essaie à sa manière de se rapprocher de l'une des grandes figures de l'histoire nationale. Une maladie bien française qui, au contraire de créer des hommes exceptionnels, crée des électeurs simplistes.



Le Général de Gaulle © ADOC PHOTOS/FTV

Le 8 mai 2016, Emmanuel Macron n'est alors qu'un ministre de l'Économie et le fondateur d'un mouvement. A l'occasion des fêtes johanniques d'Orléans, il prononce pourtant un discours exalté, faisant de la pucelle une « flèche » qui « fend le système », un « rêve fou » qui « s'impose comme une évidence ». L'occasion pour le proto-candidat de s'associer à l'image providentielle de la bergère, de se placer dans la filiation des grandes figures de notre histoire.

Pour un candidat qui axera toute sa campagne victorieuse sur le renouveau, la nouveauté, la fin des carcans politiques poussiéreux, il faut

avouer qu'il n'aurait pas pu être plus prévisible et traditionnel.

En 2007, Nicolas Sarkozy joua sur la figure de Bonaparte pour se faire élire, tandis que sa rivale Ségolène Royal joua, elle, la symphonie domrémiennaise. En 2017, François Fillon s'appuya sur le Grand Charles pour l'emporter face à Nicolas Sarkozy à la primaire des Républicains, pour ensuite regretter sa formule quand il fut lui-même mis en examen en mars 2017.

Napoléon Bonaparte, Charles De Gaulle, parfois Jeanne d'Arc. Voilà les seules figures de l'histoire de France si l'on en croit les campagnes présidentielles.

Les études d'opinions [...] entérinent surtout la très nette dépolitisation du corps social.



La campagne actuelle ne surprend pas sur ce plan-là. A droite, on voit Valérie Pécresse et Marine Le Pen se disputer la figure de Jeanne d'Arc. Notons un net avantage pour la dernière, dont le parti est associé à la figure depuis plusieurs décennies, mais surtout dont l'expérience en élevage de chats d'appartements la rapproche déjà plus de la bergère que sa rivale. Éric Zemmour cherche quant à lui à faire dans la quantité, en jouant tant sur la figure du premier consul que celle du Général, dont il a allègrement repris les codes de l'appel du 18 juin pour son annonce de campagne le 30 novembre dernier.

A gauche, ces références sont beaucoup moins présentes, tant l'électorat ciblé est peu sensible à ces postures « franchouillardes », par origine culturelle ou par idéologie. Quand Fabien Roussel

se voit rejeté par son camp pour avoir défendu le fromage et le vin, on comprend aisément que la figure de la sainte Jeanne d'Arc soit peu mobilisée. Deux personnalités se posent malgré tout en sauveurs de la gauche. Sans surprise, Jean-Luc Mélenchon joue de la figure du tribun du peuple, comme il le fit en 2017 et en 2012. Mais il est amusant de voir l'ancienne candidate de 2002, Christiane Taubira, personnalité sans courant, sans parti, sans programme, être portée médiatiquement depuis plusieurs semaines comme la sauveuse de la gauche. Même en réussissant l'exploit de rassembler l'ensemble des électeurs de gauche, la candidate ne dépasserait pas le quart des intentions de vote. Un sauvetage bien relatif donc.

Mais il ne faudrait pas s'arrêter là, car les études d'opinions, au-delà de confirmer le net recul des partis et idées de gauche au sein de l'opinion, entérinent surtout la très nette dépolitisation du corps social. Ainsi, un rapport de la Fondation Jean Jaurès montre que la proportion des électeurs n'ayant « pas de préférence partisane », « stable de 2013 à 2017 (à 10%) » a « [progressé] de 20 points entre le début du quinquennat et l'été 2019 (30%) », et reste stable depuis. Les sondages révèlent aussi une perte de confiance dans l'appareil démocratique : un tiers des électeurs estime que le vote est globalement inutile (Harris Interactive, Décembre 2021), un tiers des électeurs déclare comprendre les violences faites aux élus (Harris Interactive, Décembre 2021) et même 77% des Français « perçoivent l'arrivée d'un leader fort, capable de casser les règles, comme une solution pour améliorer la situation du pays » (Ipsos, 2019), une proportion bien supérieure à la moyenne mondiale de 49%.

La figure de l'homme providentiel attire tant car elle est vue comme le seul moyen de retrouver une unité nationale jamais vraiment acquise.

Ces deux tendances expliquent bien l'attrait de la figure providentielle pour beaucoup d'électeurs, car elle offre un moyen de rejeter le système politique actuel sans avoir à formuler de solutions politiques claires. Pas besoin de structurer une pensée, de réfléchir à des solutions: "mon Papa providentiel va émerger et tout sauver, tout comme l'oncle Charles a sauvé la France en 40 et Grand père Napoléon il y a deux siècles".

Il faut aussi reconnaître les particularités culturelles et historiques françaises qui expliquent la singulière prégnance du mythe providentiel dans notre pays. Patrice Gueniffey oppose ainsi les histoires britanniques et françaises. Tandis que la dynastie normande s'est installée dans des îles anglo-saxonnes à la société déjà unie et constituée, c'est par la monarchie que la France s'est faite. Comme le disait Michelet, « *c'est la France française c'est-à-dire la France autour de Paris qui a fini par s'imposer aux différentes France qui, aujourd'hui, constituent l'espace de l'Hexagone* ». Ce n'est que par leur commune allégeance aux rois que s'est créée une communauté entre les Basques, les Angevins, les Bourguignons, etc. La figure de l'homme providentiel attire tant car elle est vue comme le seul moyen de retrouver une unité nationale jamais vraiment acquise.

Après la fin des Rois, l'Empereur a posé les bases du topos providentiel : le jeune homme inconnu qui s'impose dans une période de troubles par sa détermination et son courage, la figure militaire, la réconciliation nationale, le changement de régime politique, le départ puis le retour en gloire, la chute tragique. Un siècle plus tard, le Général respectera à la lettre toutes ces conditions.

Sachant qu'aucun de ces prédécesseurs n'aurait la légitimité populaire dont il jouissait grâce à son

rôle durant la guerre, De Gaulle présidentialisa, personnalisait la République, cherchant avec l'institution du suffrage universel à donner à ses successeurs une aura providentielle.

C'est dans cette situation que nous sommes aujourd'hui. Chaque élection est une « course à la providentielle », où chacun des candidats cherche à imposer le thème de la patrie en danger pour en apparaître comme le sauveur, où des professionnels de la politique se peignent en nouveaux venus antisystèmes. Un système d'hyperpersonnalisation, où l'on élit un visage et une brochure marketing plutôt qu'un programme ou une pensée. Un système de communication politique qui invite à l'hystérisation du débat, car si un candidat est l'incarnation de la Providence, alors ses adversaires sont dans l'Erreur.

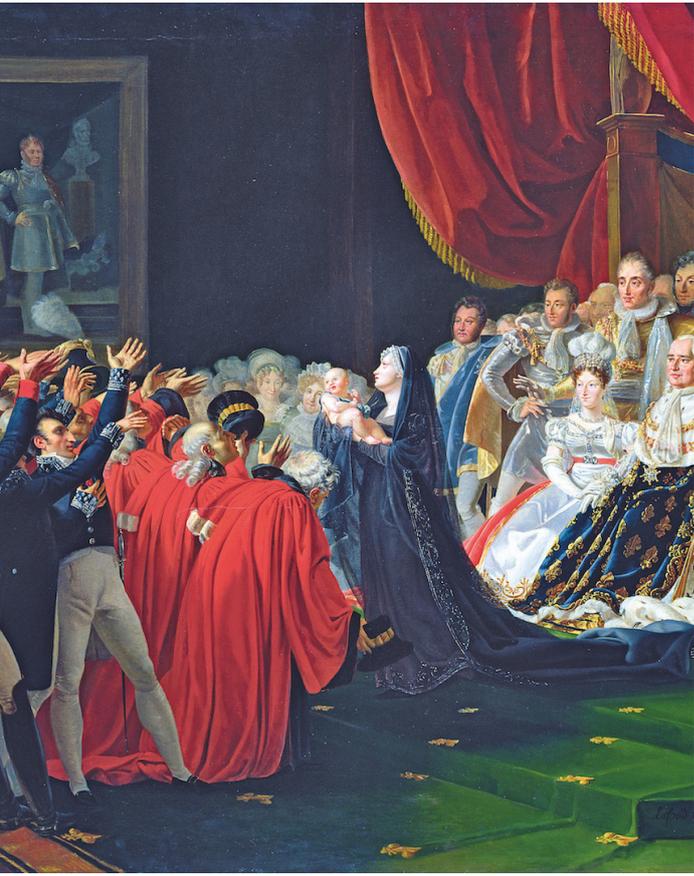
L'homme providentiel est donc une notion doublement antipolitique. D'une part, elle déresponsabilise et infantilise les citoyens, qui n'ont plus de rôle que de confirmer la providentialité du candidat. Rôle redondant s'il en est, puisque de toute façon, la Vérité s'impose toujours. De l'autre, elle apolitise et moralise le débat, qui ne porte alors plus que sur la supposée élection providentielle de tel ou tel candidat. Il ne se joue plus la rencontre entre des propositions concrètes pour réformer la société mais une pure ordalie.

La notion de véritable providentialité se reconnaît a posteriori. Napoléon, De Gaulle, Jeanne d'Arc, tous ont été vivement critiqués de leur vécu, et ce n'est qu'une certaine historiographie qui leur a conféré ce statut. Vouloir construire une élection politique sur ce concept est donc un non-sens, un aveu d'échec et de désintérêt pour la politique. Pas étonnant que ce système produise plus de Fillon, de Boulanger, de Villiers, de Pétain ou de Jupiter que de Cincinnatus. ■



Clip de campagne d'Eric Zemmour

Chaque élection est une
« course à la providentielle », où chacun des
candidats cherche à imposer le thème
de la patrie en danger pour en apparaître
comme le sauveur.



Charles Nicolas Lafond (1774-1835). La duchesse de Berry présente son fils, le futur comte de Chambord, à la cour et à l'armée, en présence de son oncle, le roi Louis XVIII. (Photo © BRID)

LA PROVIDENCE EN HÉRITAGE

Hervé de Valous

"Archaïque", "hors du temps", "dépassé". Les sobriquets de la III^e République à l'encontre du comte de Chambord ont la vie dure. Nous qui sommes si attachés aux figures providentielles, nous ne le ménageons pas. Pourtant, du berceau à la tombe, il est peut-être le Français qui vécut le plus longtemps à l'ombre de la providence, même si elle lui fut malheureuse.

Nous sommes le dimanche 13 février 1820. À l'Opéra de la rue Richelieu, on joue *Le Carnaval de Venise* de Jean-François Regnard. Parmi les quelque mille spectateurs, se trouvent le duc de Berry, neveu du Roi Louis XVIII, et sa femme, née Marie-Caroline de Bourbon-Siciles. Ils sont alors le suprême espoir de la famille royale car le vieux Roi Louis XVIII n'a pas d'enfant. Son frère, le comte d'Artois, a bien eu deux fils : le duc d'Angoulême qui n'arrive pas non plus à avoir d'enfant, et son jeune frère, le duc de Berry, marié depuis 1816 et qui a déjà eu une fille, Louise, en 1819. Tous les espoirs sont ainsi rivaillés à ce jeune couple débordant d'énergie et de vie. Au milieu de la représentation, à 11 heures du soir, la duchesse de Berry gagnée par la fatigue, émet le souhait de rentrer. Charles-Ferdinand accompagne donc son épouse à son carrosse quand, brusquement, un individu surgit des ténèbres de la nuit et plante une alène dans la poitrine du duc. Louvel,

un ancien républicain converti au bonapartisme, a frappé celui qu'il croit être l'ultime rejeton des Bourbon de France. « Son cerveau nourrissait une seule pensée, comme un cœur s'abreuve d'une seule passion. Son action était conséquente à ses principes : il avait voulu tuer la race entière d'un seul coup » (Chateaubriand, *Mémoire d'outre-tombe*). Mais Charles-Ferdinand d'Artois ne meurt pas sur le coup : il est transporté dans l'Opéra où il agonise pendant sept heures. Entouré de la famille royale réunie, il révèle un dernier secret : la princesse Marie-Caroline est enceinte !

Dieudonné

Les mois d'attente avant la naissance sont interminables. Le 29 septembre, au palais des Tuileries, la princesse accouche enfin sous les yeux attentifs des membres les plus éminents de la Cour et de la famille royale. La France retient

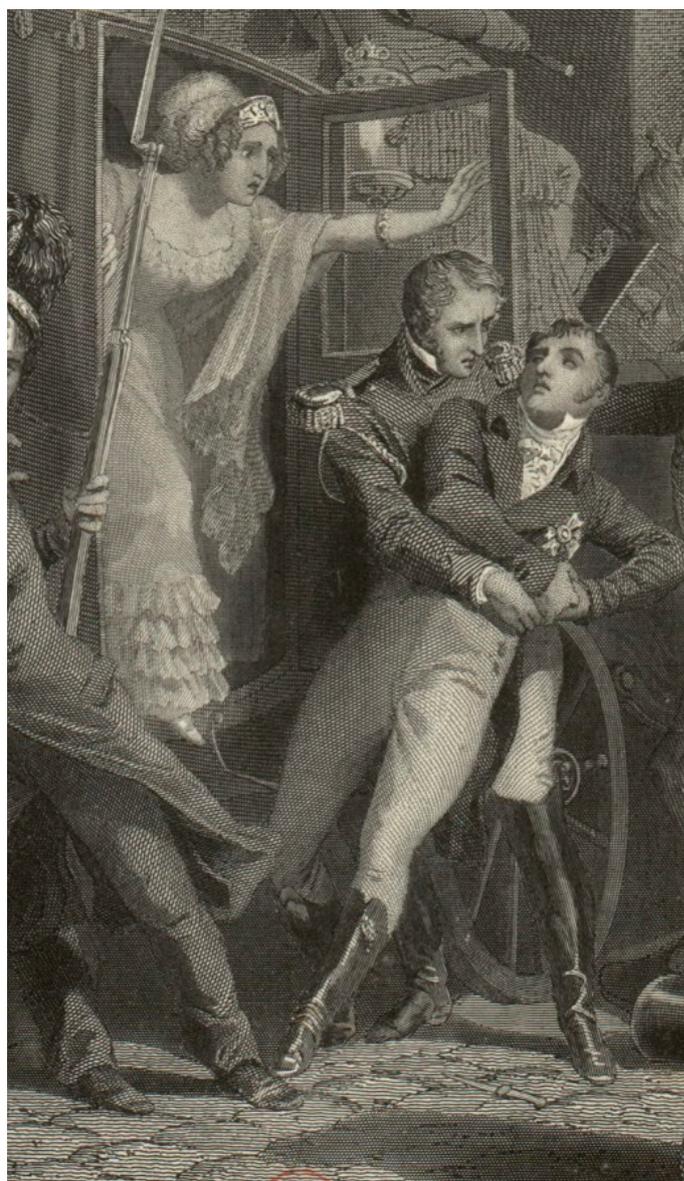
Les royalistes exultent ! Dieu a béni la race des Bourbons en donnant un héritier au trône.

son souffle... Le premier coup de canon tonne dans Paris ! Puis dix, puis vingt, et les salves continuent après le vingt-et-unième, nombre protocolaire pour annoncer la naissance d'une princesse. Ce sont finalement cent un coups de canon qui sont tirés : c'est un prince ! La nouvelle se répand comme une traînée de poudre à travers le royaume et l'Europe. Scènes de joie, *Te Deum*, feux d'artifice : la France célèbre cette naissance que plus personne n'osait espérer. Les royalistes exultent ! Dieu a béni la race des Bourbons en donnant un héritier au trône. Chateaubriand et Victor Hugo célèbrent à l'unisson Henri, le nouvel héritier de la France. Lamartine, quant à lui, le surnomme « *l'enfant du miracle* », consacrant cette idée que Dieu lui-même est intervenu pour consolider la monarchie. Et de cela, la famille royale n'en doute pas et donne au jeune garçon les noms d'Henri-Dieudonné. Cette certitude se diffuse très vite dans la société française. Ainsi, la cinquième légion de la Garde nationale de Paris fait savoir à Louis XVIII dans le Journal des débats qu'elle voit dans cet enfant « *un gage certain d'une miséricorde toute particulière qui veille sur la France* ». Henri cristallise les espoirs les plus fous : avec lui la monarchie déclinante relève la tête et affronte l'avenir sereinement. Pendant quelques mois, les Français présument que cet enfant est la garantie d'un futur heureux.

*Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras ! [...]
Le doux regard de l'espérance
Éclairait le deuil de la France*

Ces mots écrits par Lamartine célèbrent celui qui est titré duc de Bordeaux en hommage à cette ville qui fut la première à rallier les Bourbon en 1814 sur

les ruines de l'Empire. En 1821, les Français, par souscription nationale, offrent en cadeau au jeune Prince le rachat du château de Chambord. À cette occasion, l'enfant reçoit également le titre de comte de Chambord pour symboliser le lien d'amour qui unit le jeune Henri aux Français. Mais cet enfant béni de Dieu, porteur de tant d'espérances, ne peut rien contre les journées de juillet 1830 qui mettent à bas le trône de son grand-père Charles X qui avait succédé à Louis XVIII en 1824. Pensant toucher le cœur des Français et après avoir abdiqué, Charles X désigne son petit-fils comme Roi de France. Mais il est trahi par son cousin Louis-Philippe d'Orléans qui, au lieu d'assurer la régence comme demandé,



Assassinat du Duc de Berry, estampe XIXe siècle (crédit Gallica)

s'empare du trône. « *L'enfant du miracle* » qui n'a que dix ans, prend alors le chemin de l'exil, pour suivre le vieux monarque déchu dans une longue errance européenne.

Une destinée manquée

En 1871, la France sort ravagée par la défaite contre la Prusse et par la guerre civile des suites de l'insurrection de la Commune de Paris. Un régime est à reconstruire. Le second rêve impérial s'était brisé comme le premier : par l'humiliation de la défaite. La République était encore liée à l'image de 1789, celle du désordre et du sang. La branche d'Orléans quant à elle s'était compromise avec les libéraux. C'est alors que les Français se souvinrent qu'ils avaient encore un Roi légitime, laissé là-bas en exil, dans les brumes des forêts autrichiennes. Un Roi que les plus vieux avaient vu naître sous le signe de la Providence et qui à nouveau apparaissait comme le suprême espoir de la France.

Les élections législatives de 1871 suscitent une chambre royaliste car, sur 638 sièges, 396 sont occupés par des monarchistes, orléanistes et légitimistes confondus. Néanmoins, la restauration qui se profile, même si elle paraît évidente, semble bien fragile. En effet, cet homme providentiel n'a pas eu la même grâce que son père et n'a pas su obtenir d'enfant de sa femme, Marie-Thérèse de Modène.

Par deux fois, en 1871 et 1873, Henri V revient en France pour qu'on lui remette la couronne de ses ancêtres. Mais les députés orléanistes craignent la réaction des Français s'ils venaient à restaurer un ordre traditionnel et imposent donc au comte de Chambord des projets de constitution radicalement opposés à ses principes et ses visions pour la France. Avec un brin de romantisme, Henri V déclare alors l'impossibilité pour lui de régner dans ces conditions, prétextant son attachement au drapeau blanc qu'on lui refuse : « [...] *Je l'ai reçu comme un dépôt sacré du vieux Roi mon aïeul, mourant en exil. Il a toujours été pour moi inséparable du souvenir de la patrie absente, il a flotté sur mon berceau et je veux qu'il ombrage ma tombe. Dans les plis glorieux de cet étendard sans tache, je vous apporterai l'Ordre et la Liberté. Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc*

d'Henri IV. » Il ne voulut pas compromettre son principe dans un régime qui n'aurait conservé que les oripeaux de la tradition. Il ne voulait pas tant restaurer un monarque que la monarchie, pour ne pas devenir « *le roi légitime de la Révolution* ». À la lecture de sa lettre sur le drapeau, on railla l'étroitesse d'esprit d'un prince d'un autre temps. Seul Hippolyte de Villemessant titra dans le Figaro des paroles empreintes de déférence : « *le Roi a parlé, je m'incline devant sa parole* ». Si les circonstances et sa destinée l'appelaient, les hommes le refusèrent. Ils ne voulaient voir en lui qu'une « *relique* » (*La Liberté*, 9 juillet 1871). La dogme du sens de l'Histoire, qui veut que ce qui fut ne peut plus être, avait gagné leur esprit. Si cette théorie hégélienne semble alors avoir triomphé, la revanche reste à écrire : celle de la véritable histoire politique, celle de tous les possibles, en un mot celle de la Providence. ■



Le duc de Bordeaux en uniforme (crédit RMN Grand Palais)



Louis-Étienne Porion (1814-1868). Henri, comte de Chambord, vers 1870

HOMME PROVIDENTIEL EN 2022, UN DÉFI ÉCONOMIQUE

Grégoire Lenoir

A l'approche de l'élection présidentielle, les Français, ou une partie du moins, sont en quête d'une nouvelle figure comme président de la Ve République. Ils attendent l'homme providentiel qui viendra résoudre ses problèmes, économiques notamment.



Quoi qu'il en coûte ». Comment ne pas se rappeler ces quelques mots prononcés par Emmanuel Macron durant la crise du Covid ? Largement commentée et « parfois critiquée, cette expression a été le symbole de la politique menée par le gouvernement durant la crise et dont la facture s'élève à 240 milliards d'euros soit environ 10% du PIB de la France. Par-là, Jupiter s'est, encore une fois, érigé en homme providentiel volant au secours des Français plongés dans une crise économique majeure. Mais l'homme providentiel de 2017 est loin de faire l'unanimité et nombreux sont les Français qui cherchent une nouvelle figure pour rompre ses politiques actuelles. Historiquement, l'homme providentiel est multiforme : tantôt un conquérant, tantôt un réformateur. Et les questions à proprement parler économiques - c'est-à-dire qui concernent la production, la consommation et la distribution des biens et services - sont souvent

au cœur de la politique du sauveur. On le comprend aisément. L'Homme se préoccupe en priorité de ce qu'il pourra avoir dans son assiette à l'instant-t. Sous le quinquennat Macron, la crise des Gilets jaunes a été symptomatique de ce cri populaire pour des jours moins austères. Aujourd'hui, ce sont ces enjeux qui sont prépondérants dans la campagne présidentielle de 2022. Deux questions prennent notamment de l'ampleur dans les propositions des candidats : celle du pouvoir d'achat et celle de la politique industrielle. Il apparaît par conséquent que le nouvel homme providentiel sera celui capable de répondre à ces besoins.

Augmenter le pouvoir d'achat

Le pouvoir d'achat est aujourd'hui l'une des préoccupations majeures pour plus de la moitié des Français¹. Tout d'abord, augmenter le pouvoir d'achat, c'est donner la possibilité aux ménages d'accroître leurs biens et leur accès aux services.

¹Baromètre OpinionWay-Kéa Partners pour *Les Echos* - Radio Classique, 10-14 janvier 2022



Bruno Le Maire, le 25 août 2021 à Bercy. (AFP)

Afin d'y parvenir, l'État peut d'un côté soutenir directement les ménages par la modification des impôts pour les particuliers, des prestations et versements sociaux, de la valeur du SMIC ou encore par la fixation de certains prix dans l'économie. Bercy a par exemple bloqué les prix du gaz jusqu'en juin 2022 pour faire face à l'envolée des prix de la matière première. Il faut toutefois rappeler que de telles mesures doivent être financées et que ce sont les finances publiques, donc le contribuable, qui supporte l'écart des prix à payer aux fournisseurs de gaz dans notre exemple. Cela revient soit à retarder l'échéance de la complication financière par la dette, soit à distribuer ces complications aux plus fortunés. De l'autre côté, l'État a la possibilité d'augmenter indirectement le pouvoir d'achat. Il peut participer à la création d'emplois par la stimulation de la croissance ou soutenir les entreprises par des subventions ou des allègements fiscaux. En résultent une diminution des prix pour le consommateur, une augmentation de salaire

Le pouvoir d'achat est aujourd'hui l'une des préoccupations majeures pour plus de la moitié des Français.

pour l'employé ou une augmentation de dividendes pour l'actionnaire. Favoriser l'innovation et la concurrence est aussi une méthode indirecte et durable de réduction des prix. On peut citer ici les entreprises des télécoms dont le prix des services mobiles a été divisé par deux en moyenne sur les dix dernières années et ce, entre autres, grâce à une concurrence farouche. Les candidats à l'élection doivent donc étayer leurs propositions concernant le pouvoir d'achat pour se hisser au poste le plus prestigieux de la

république française. A gauche, Mélenchon, Jadot et Hidalgo prônent entre autres une revalorisation du SMIC. Mesure typiquement socialiste, elle peut cependant inciter les employeurs à moins embaucher. A droite, Péresse et Zemmour s'engagent notamment à réduire les charges sur les entreprises. Quant à Marine Le Pen, c'est l'abaissement de la TVA qui est visé. Finalement, ce qui différencie réellement les plans d'action des candidats n'est pas tant le résultat visé qui, lui, fait l'unanimité, mais l'approche. Plus les convictions économiques du candidat sont libérales, plus les mesures proposées seront indirectes c'est-à-dire concentrées sur les entreprises et la croissance. Au contraire, les candidats à gauche de l'échiquier politique prônent davantage la redistribution par des mesures directes. Attention donc au sauveur choisi : selon la couleur des idées, les politiques sur le pouvoir d'achat seront bien différentes.

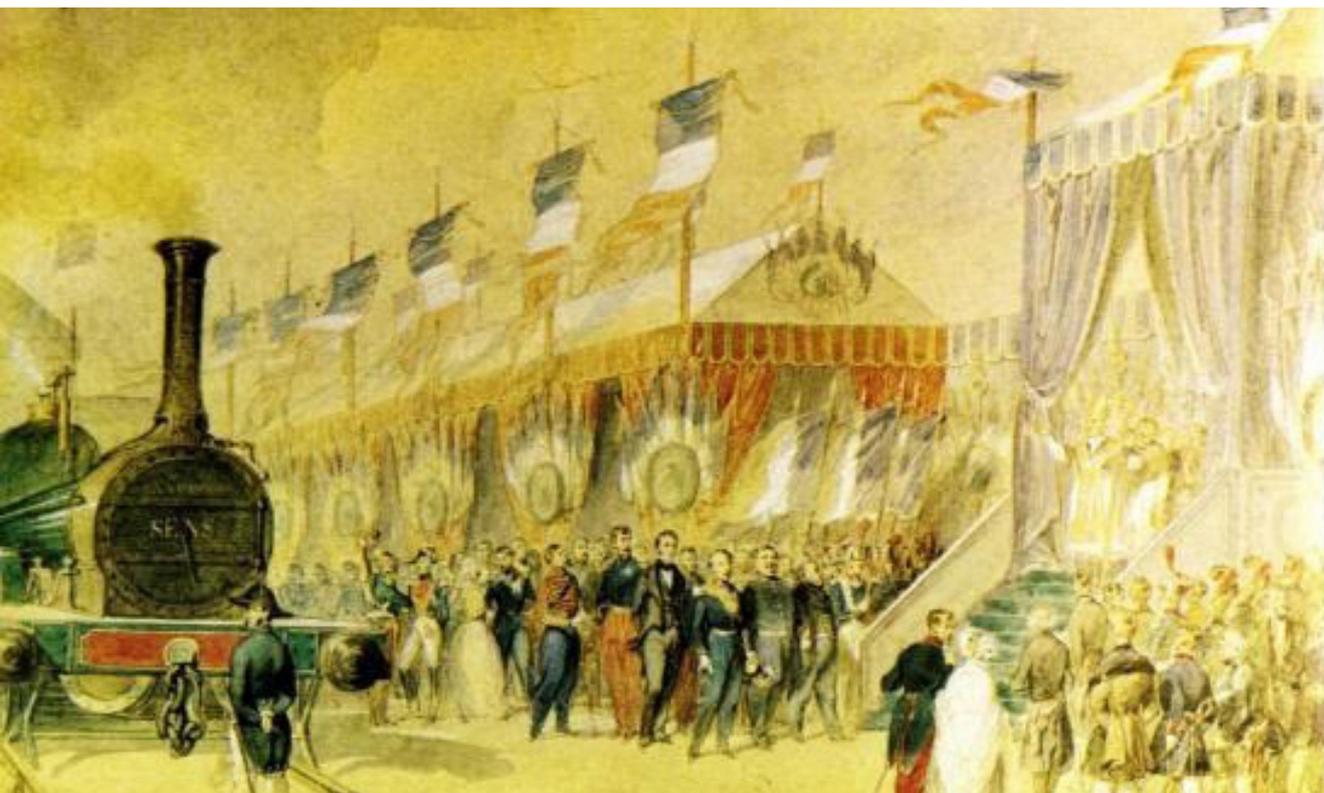
Renforcer la politique industrielle

Dans l'Histoire de France, certains hommes providentiels sont remémorés pour leur implication dans le rétablissement de l'industrie française, à l'instar de Napoléon III au XIXème siècle. Ce dernier développa les compagnies de chemin de fer, les ports, le télégraphe et bien d'autres industries encore. Avant l'empereur, plusieurs hommes providentiels s'étaient également illustrés dans ce domaine. Bien sûr, en considérant la période qui précède la révolution industrielle, il serait sans doute anachronique d'utiliser les termes de « *politique industrielle* ». Néanmoins, il s'agissait aussi de développer le pouvoir et les institutions. Philippe Auguste est connu pour ses grands travaux et Colbert développa les manufactures sous Louis XIV. Plus tard, Charles de Gaulle propulsa la France dans les Trente Glorieuses en modernisant la France et donc l'industrie française. Le développement des centrales nucléaires en est un bon exemple. Mais dans cette deuxième moitié du XXème siècle, advint aussi la mondialisation de l'économie, et avec elle, l'élan industriel national disparut.

Une des causes est la délocalisation des entreprises dans les pays où les coûts de revient sont plus faibles. Les économistes libéraux Adam Smith et

David Ricardo avaient théorisé cette pratique. Le premier soutenait que les pays ont un avantage économique à se spécialiser dans ce qu'ils peuvent produire à moindre coût : c'est l'avantage absolu. Supposons par exemple que A et B produisent chacun des clous et des marteaux pour leur consommation. Émettons aussi l'hypothèse que les coûts de production des marteaux de A soient inférieurs à ceux de B et qu'à l'inverse les coûts de production de clous de B soient inférieurs à ceux de A. Selon la théorie, il est optimal que A produise uniquement des marteaux et B seulement des clous et qu'ils procèdent ensuite à des échanges pour avoir les deux ressources. Ricardo poursuivra en introduisant le concept d'avantage comparatif². Mais en 2022 ces théories ne trouvent plus d'échos pour de nombreux citoyens français. On veut que les entreprises rétablissent leurs activités sur le territoire national. C'est tout le sens de la montée en mode du « *Made in France* ». De plus, et la crise du Covid en fut un catalyseur puissant, on ne supporte plus que la souveraineté nationale soit mercantilisée. Dans son discours de fin d'année, Emmanuel Macron a même fait un demi-aveu lorsqu'il évoquait la pénurie des masques : « *C'est la vulnérabilité [...] de la mondialisation. C'est la dépendance* ». Maintenant qu'Arnaud Montebourg a cessé la campagne, Eric Zemmour est sans doute le candidat qui porte le plus une politique industrielle forte. Il propose notamment d'imposer aux entreprises un Patrie-score à destination des consommateurs et de créer des zones franches. Là encore, on est face à un enjeu de taille pour les candidats car l'homme providentiel sera celui qui arrivera à développer une véritable politique industrielle. ■

²Voir *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (Ricardo, 1817)



Inauguration de la ligne Paris-Tonnerre par le prince Louis Napoléon Bonaparte. (Coll SAS)

Mais dans cette
deuxième moitié du
XXème siècle, advint
aussi la mondialisation de
l'économie, et avec elle,
l'élan industriel national
disparut.

EN ATTENDANT L'HOMME PROVIDENTIEL

Emmanuel Hanappier

Les périodes de crises laissent toujours espérer l'intervention d'un "homme providentiel". Mais comment définir une expression devenue proverbiale, ne connaissant peut-être aucune incarnation, et surtout, quelle valeur politique lui attribuer ?

« **L**a politique a-t-elle finalement encore un sens ? », voilà la question surprenante qui occupait Hannah Arendt en son temps et qui s'impose à l'esprit de ceux qui voient le destin de la cité leur échapper. C'est dans le cadre d'une telle remise en cause qu'intervient le recours à l'homme providentiel. Il n'y a pas lieu en effet d'invoquer une "providence", de mettre sa confiance et son espérance dans une figure hypothétique plutôt que dans les institutions et dans les hommes politiques, si la vie de la société n'est pas en jeu et sur le point de disparaître.

Ce n'est donc pas la probabilité de l'apparition d'un homme providentiel qui importe, mais plutôt les besoins qui justifient son attente.



Delacroix-Britanicus

L'autorité

Contrairement aux héros dont l'intervention, aussi déterminante soit-elle, ne revêt jamais de caractère proprement politique, l'homme providentiel est celui qui répond à une nécessité plus profonde, seule capable de susciter une telle attente. Il doit incarner l'autorité.

Hannah Arendt attribue aux Romains la naissance de ce concept fondamental ; fermement attachés

Ce n'est donc pas la probabilité de l'apparition d'un homme providentiel qui importe, mais plutôt les besoins qui justifient son attente.



Heinrich Fueger, 1817, Prométhée

au caractère sacré de la fondation de leur cité, ils reconnaissent aux anciens et au Sénat, non le pouvoir mais l'« autorité », c'est-à-dire la capacité à poursuivre l'œuvre politique des ancêtres et à l'augmenter. Elle est le principe actif du gouvernement qui permet à la société de perdurer et qui distingue l'action politique de l'action révolutionnaire : « Ni les pactes ni les promesses sur lesquels reposent les pactes ne suffisent à garantir la perpétuité, c'est-à-dire à donner aux affaires humaines ce degré de stabilité sans lequel les hommes seraient incapables de bâtir un monde pour leur postérité, un monde dont le destin et le dessein était de durer par-delà leur existence de mortels » (De la Révolution).

Parce qu'elle est intimement liée à la transmission, la conception romaine de l'autorité fit naître la notion de "Patrie" que l'historien Jean de Viguerie définit comme « principe de génération et

d'éducation ».

Si Hannah Arendt juge que l'autorité ne s'apparente « ni à la persuasion ni à la contrainte », c'est parce qu'elle permet à l'ensemble du corps social de poursuivre l'œuvre de sa fondation. Incarnée par un seul, l'autorité est ainsi partagée par l'ensemble de la société dans l'exercice de la vertu patriotique.

L'ordre

L'attente de l'homme providentiel révèle donc un autre besoin, lui aussi fondamental ; l'ordre. C'est le premier des « besoins de l'âme » que Simone Weil énumère dans *L'enracinement*. Elle évoque « un tissu de relations sociales » qui se définit par le fait qu'il permet la satisfaction des autres besoins que sont la liberté, l'obéissance, l'égalité, la hiérarchie ou encore la propriété et la liberté d'opinion. L'ordre est ce qu'Aristote appelait « l'amitié politique », qui permet au corps social d'adhérer au bien commun.

Albert Camus permet plutôt de penser qu'indépendamment de l'autorité, l'action politique est partagée à des degrés divers par l'ensemble du corps social

L'absence seule de ces deux éléments fondamentaux empêchant la vie de la société justifie le recours à l'homme providentiel qui représente, pour les citoyens, l'ultime recours qu'ils ne sont plus capables de fournir. Mais un autre mythe, auquel est attaché toute une tradition philosophique, permet à la fois de mieux comprendre l'essence de la vie politique et de répondre à cette attente : le mythe prométhéen.

Le mythe prométhéen

Dans la mythologie grecque, Prométhée est ce titan qui, après la création, donna le feu aux hommes afin de remédier à la misère de leur condition. Puni par les dieux de l'Olympe, il est enchaîné à un rocher tandis qu'un aigle dévore son foie qui chaque nuit se régénère. Observant avec effroi l'œuvre des totalitarismes, Albert Camus choisit de réemployer le mythe de Prométhée pour forger une figure qui serve de modèle à l'homme moderne.

L'écrivain fait de ce personnage un modèle d'humanisme face à la force et la violence qu'incarnent les dieux. Prométhée est celui qui, plutôt que de la nier, prend acte de la condition humaine pour proclamer sa volonté d'œuvrer pour elle, de la soutenir : « *Prométhée aima assez les hommes pour leur donner en même temps le feu et la liberté, les techniques et les arts* ». Prométhée sauve l'humanité non par l'action qu'il mène mais par sa connaissance de la condition humaine et

de ses besoins vitaux. Cette connaissance est constitutive de l'autorité parce qu'elle seule permet d'"augmenter" la société, et Prométhée en est un symbole.

Chez Albert Camus comme dans le récit de Protagoras, le don fait à l'humanité revêt alors une haute valeur politique. Il est le symbole de l'autorité mais aussi de l'amitié politique, c'est-à-dire de l'ordre. « *Qui se donne au temps de sa vie,*



Aristote et Platon Ecole d'Athènes Raphaël

Le mythe prométhéen, lui, peut être incarné, parce qu'il permet à tous de nourrir l'espérance d'une action politique toujours possible.

à la maison qu'il défend, à la dignité des vivants, celui-là se donne à la terre et en reçoit la moisson qui ensemence à nouveau ».

Et l'espérance de l'action politique

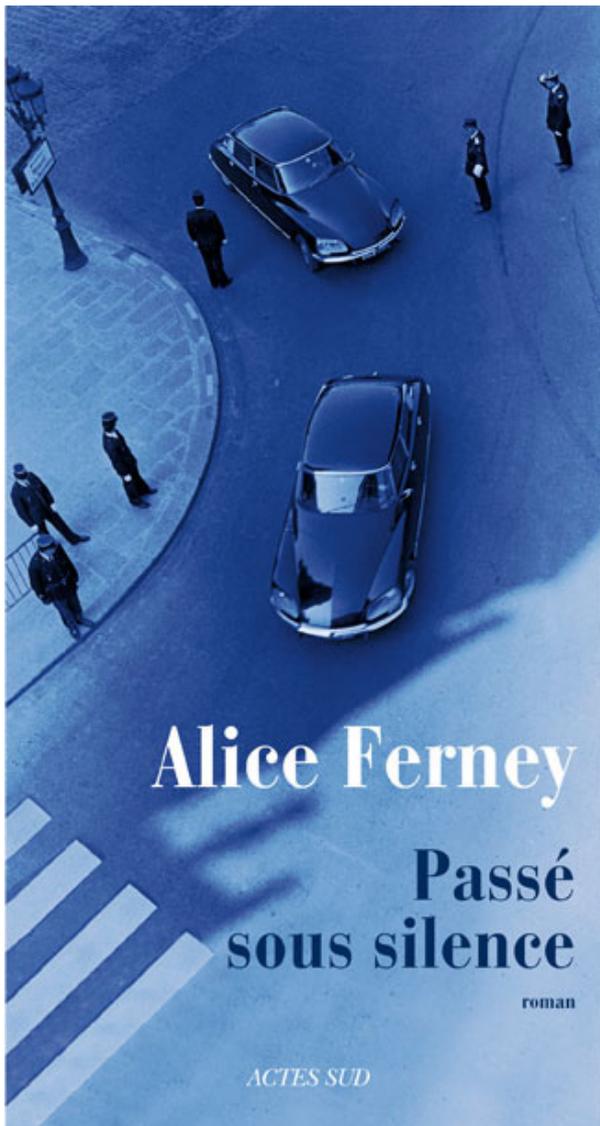
Ainsi, cette amitié politique que les Romains désignaient sous le terme de "religion" se conçoit conjointement à l'autorité, comme une action politique à proprement parler. Et c'est dans cette conscience politique qu'Albert Camus place son espérance. « Je vous promets la réforme et la réparation, ô mortels, si vous êtes assez habiles, assez vertueux, assez forts pour les opérer de vos



mains », fait-il dire à Prométhée. La figure qu'il érige en modèle est d'autant plus enrichissante qu'elle n'appartient pas à l'humanité ; elle laisse l'homme à sa responsabilité face à ses besoins.

À la suite de Protagoras, l'écrivain s'inscrit donc en faux par rapport à la théorie socratique qui considère la politique comme une science ne pouvant être partagée par les citoyens. Celle-ci est illustrée par Platon dans la Lettre VII : « Le genre humain ne mettra pas fin à ses maux, avant que la race de ceux qui s'adonnent à la philosophie n'ait accédé à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent véritablement à la philosophie ». Albert Camus permet plutôt de penser qu'indépendamment de l'autorité, l'action politique est partagée à des degrés divers par l'ensemble du corps social.

« Les mythes n'ont pas de vie par eux-mêmes. Ils attendent que nous les incarnions ». C'est ainsi qu'au terme de son essai intitulé Prométhée aux enfers Albert Camus définit le propre du mythe. "L'homme providentiel" n'en est donc pas un, il est une croyance suscitée par le constat d'une impuissance. Le mythe prométhéen, lui, peut être incarné, parce qu'il permet à tous de nourrir l'espérance d'une action politique toujours possible. « C'est cette longue obstination qui a du sens pour nous » et qui un jour verra la restauration de l'autorité. ■



Couverture de *Passé sous silence* Alice Ferney, 2010, photographie ©Corbès

LA VOIX DU GÉNÉRAL

Ombeline Chabridon

Comment l'espoir anime et galvanise, comment l'admiration inconditionnée aveugle et passionne, comment l'amour déçu transforme et détermine, comment la confiance perdue ne se retrouve plus : c'est ce qui se découvre au fil des pages d'un roman d'Alice Ferney. *Passé sous silence* (2010) dit la trahison de l'homme qu'on voulut désespérément providentiel, en renvoyant face à face les figures du sauveur et du fidèle.

Le sujet de ce roman méconnu d'Alice Ferney est un drame politique, un combat singulier et un conflit psychologique. Paul Donadieu et Jean de Grandberger sont les deux acteurs d'une tragédie qui mène, comme la romancière l'indique d'emblée, à la mort inéluctable. L'action qui mêle ces deux hommes, c'est celle d'un événement historique bien connu : l'attentat du Petit-Clamart qui aura cette année 60 ans. Dans le livre, les noms ont changé, mais l'histoire est la même : elle est celle de l'engagement du colonel contre le général, celle de l'attentat du héros par l'ancien admirateur.

Raconter de l'intérieur

La dimension historique de ce fait célèbre déplace le curseur de la narration : il ne s'agit plus, pour l'auteur, de raconter le déroulé d'événements bien connus, mais plutôt de les donner à comprendre de l'intérieur par le truchement de la fiction. Alice Ferney sait écrire les drames. Sa plume légère et virtuose sait sonder les cœurs et les représenter simplement dans les méandres de leur complexité. Elle donne à lire les âmes. Et la méthode d'écriture qu'elle privilégie pour *Passé sous silence*

Il ne s'agit plus, pour l'auteur, de raconter le déroulé d'événements bien connus [...]

renforce nettement cette impression : le style est introspectif, la narration se fait alternativement à la deuxième personne du singulier quand elle concerne Paul Donadieu, auquel la narratrice s'adresse, et à la troisième quand elle s'attache à Jean de Grandberger. Les rares paroles échangées sont rapportées au style indirect et insérées dans le roman de manière très libre. Les discours sont évoqués dans leur substance et non pas retranscrits dans leur forme. Tout concourt à donner à ce livre un aspect profondément psychologique et singulièrement puissant.

Donner corps à l'homme providentiel

Le récit d'Alice Ferney est l'occasion de présenter par la fiction la figure du sauveur : de celui qu'au milieu d'une crise un peuple appelle unanimement de ses vœux et qui incarne l'espoir d'un dénouement. Cet homme providentiel qui viendra résoudre le conflit de la guerre d'indépendance, c'est un général, un chef militaire à l'onomastique éloquente : Jean de Grandberger. A l'écart des arcanes de la politique, ce militaire et ancien général victorieux représente l'espoir. Sa première caractéristique est l'amour du pouvoir et la soif du commandement. L'inaction, dans la crise qui frappe le pays, est pour lui un supplice : « *Il était en exil de sa propre nature, anéanti par le silence et l'immobilité de sa demeure, [...] nostalgique de l'aimantation du commandement.* ». Outre cette soif politique, Alice Ferney analyse très finement la place de la voix dans la construction de la figure providentielle. Le sauveur se démarque par son habileté à manier le langage et à ciseler ses discours. « *Il s'adressait au peuple et au pays. Il était étonnement à l'aise, avec des accents de familiarité et d'affection. Ce cher Vieux Pays ! Il lui parlait comme au creux de l'oreille.* » Bien plus que l'apparence physique, la puissance du verbe importe, car c'est elle qui rallie l'opinion : « *C'était d'un charme extraordinaire.* » Pourtant, c'est cette

même voix qui décevra cruellement, et qui se reniera dans ce discours fameux où il comprit à la fois tout le monde et personne. Cette voix capable de rallier, de galvaniser, de rassurer, de promettre, cette voix abandonna et trahit son serment.

Goûter l'amertume de la trahison

Le charisme : sorte de puissance d'attraction quasi physique, aura indéfinie et particulière qui émane d'un personnage et qui force le respect et l'admiration. Le drame de Paul Donadieu c'est d'avoir été sensible à ce charisme, d'avoir éprouvé cette admiration sans borne, d'avoir cru en l'espoir qu'était Jean de Grandberger. Dans le mot *confiance*, il y a le mot *foi*. Paul, comme ce peuple, comme les colons, comme les combattants indigènes et comme les soldats, croyait en ce général. Quelle violence au moment de la trahison, quelle amertume dans l'amour déçu ! L'espoir est lourd à porter quand il est cocu. C'est là que la romancière analyse avec finesse les motivations qui finalement déterminent Paul Donadieu, lui l'officier rangé, le brillant ingénieur et le père de famille comblé, à fomenter un attentat. C'est que finalement Paul Donadieu conspire pour les mêmes raisons que celles qui le poussaient naguère à admirer et à espérer en Grandberger : « *chaque citoyen avait des comptes à rendre sur la forme de l'avenir* ». Son devoir était dicté par son sens de la transmission autant que par son amour de la justice. Grandberger était coupable parce qu'il

[...] mais plutôt de les donner à comprendre de l'intérieur par le truchement de la fiction.

Le récit d'Alice Ferney [...] est un coup de sonde au cœur des relations qui unissent le chef et le fidèle.

s'était parjuré en abandonnant la colonie. La scène du procès de Paul est le point d'orgue magistral en même temps que le révélateur de ce drame où les mots de Patrie, d'Honneur et de Justice sont brandis par Paul pour se défendre de l'accusation d'un homme coupable d'avoir trahi ceux-là mêmes qui croyaient en lui et qui l'avaient porté au pouvoir.

Le récit d'Alice Ferney, entre la fiction historique et la chronique psychologique, est un coup de sonde au cœur des relations qui unissent le chef et le fidèle. Alice Ferney interroge avec force le

mythe de l'homme providentiel et éclaire la réalité de la politique. Son roman illustre la place de la littérature à l'aune de l'histoire : la fiction éclaire les combats intérieurs de l'homme pour tenter de comprendre les ressorts de l'histoire. Le roman d'Alice Ferney est une œuvre littéraire touchante qui participe puissamment à faire vivre la mémoire de ce conflit algérien au sujet duquel Emmanuel Macron disait le 26 janvier dernier qu'il restait, pour les colons, un « *drame passé sous silence* ».



Le discours d'Alger, 4 juin 1958



Le cortège du général De Gaulle à Isles sur Suipe en 1963

« Il était en exil de sa propre nature, anéanti par le silence et l'immobilité de sa demeure, [...] nostalgique de l'aimantation du commandement. »



Flabellum du Louvre, détail

LES ÉVENTAILS DU POUVOIR

Lucie Mottet

Le thème de l'homme providence en histoire de l'art renvoie instinctivement aux cycles héroïques qu'ont pu peindre Le Brun ou Rubens, mais également au vaste jeu pictural de symboles autour de deux notions bien distinctes : le pouvoir et l'autorité. L'homme providence possède un temps une certaine autorité, au-delà même du pouvoir. L'utilisation de certains artéfacts au cours des siècles témoigne de cette distinction, et ce qui peut apparaître comme simple élément d'apparat porte en réalité une signification bien plus réfléchie.

Les représentations de souverains, accompagnés de nombreux éléments, métaphores de leur pouvoir et autorité, abondent en Histoire de l'Art, donnant à voir des dais, des colonnes, des sceptres ou encore des orbes crucigères. Parmi tous ces symboles, un objet sans doute moins connu en Occident offre aujourd'hui encore une lecture intéressante de ces différents concepts.

Le Musée du Louvre présente dans ses collections d'Arts de l'Islam un disque en alliage cuivreux gravé et soudé sur une base conique permettant d'y insérer un bâton pour porter l'objet. Si l'envers ne porte aucun ornement, la face est décorée et inscrite. Elle se compose d'un médaillon central, entouré d'une large bande sans décor. Puis, près des extrémités du disque se trouve un registre inscrit, et enfin une fine bande percée de trous.



Tombe du prince Khâemouaset, fils de Ramsès III, Vallée des Reines, Égypte.

Ceux-ci permettaient d'accrocher des plumes, des morceaux de textile ou des bandes de vélin, pour donner à l'objet sa fonction de flabellum, c'est-à-dire d'éventail.

On retrouve déjà ce type d'objet dans l'Égypte et la Mésopotamie antiques, comme le prouvent des fresques et des bas-reliefs. Dans les inscriptions gravées sur ce disque se présente le mot *merouha*, au pluriel *merouhe*, et en arabe *Mirwahah*, mot qui provient de la racine *rouha*, qui signifie « esprit, vent, souffle ». L'objet avait donc vocation à créer du vent, chassant ainsi les mouches et rafraîchissant les souverains.

Son utilisation a longtemps perduré dans les cours

¹ Les flabella fonctionnent toujours par paire. Les inscriptions sur l'objet utilisent bien le mot *merouhe*, donc parlent au pluriel. On retrouve en effet un deuxième flabellum presque exactement identique au Musée royal de Mariemont.

du Proche Orient avant de n'exister plus que dans les liturgies des Églises orientales, notamment syriaques et arméniennes. C'est de cette tradition que provient le flabellum du Louvre, montrant une Vierge à l'enfant assise sur un trône, tracée d'un trait vigoureux et sans reprise. Le texte situé dans le deuxième registre gravé du flabellum est écrit en syriaque, un dialecte araméen, et l'écriture est une ancienne écriture syrienne, l'estranghelo, se lisant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Cette langue est celle des chrétiens de Syrie-Mésopotamie, toujours employée dans la liturgie.

La traduction du texte est la suivante : « À la gloire et à l'honneur de la Trinité sainte et consubstantielle ces merouhe ont été faits pour la maison de la Théotokos, Notre-Dame Marie, dans le désert de Scété l'an 1514 des Grecs », c'est-à-dire en l'an 1202-1203 de notre ère.

Ce flabellum, ou plutôt ces flabella, ces derniers fonctionnant toujours par paire¹, ont été réalisés pour le Deir al-Surian (Monastère des Syriens) au Wadi Natroun en Égypte, fondé au VI^e siècle et consacré à la Théotokos, c'est-à-dire à la mère de Dieu, d'où certainement le choix de l'iconographie mariale, exceptionnelle pour ce type d'objets. Habituellement, les décors de flabella représentent des séraphins, dont les ailes invisibles couvriraient l'autel durant le service divin.

Différents chercheurs se sont penchés sur le flabellum jumeau du Louvre, exposé à Mariemont, et recensent ainsi un ensemble de vaisselle de bronze ou de laiton, généralement incrustés d'argent, où se côtoient des thèmes chrétiens et musulmans dans

Dans les inscriptions
gravées sur ce disque se
présente le mot *merouha*,
[...] qui provient de la
racine *rouha*, [...] « esprit,
vent, souffle ».

D'autres flabella sont parfois ajoutés de part et d'autre de l'autel, posés et immobiles, perdant ainsi toute fonction. Et ils sont précisément là parce qu'ils sont inutiles.

les décors. Ces objets connaissent un grand succès dès les années 1140, et seront beaucoup produits pour les élites Ayyoubides. Le seul commanditaire retrouvé étant un sultan musulman, on en a longtemps conclu que ces objets étaient produits spécifiquement pour les fidèles de l'islam, et la présence de scènes chrétiennes se justifierait par la volonté de montrer l'autorité musulmane sur les chrétiens. Or, ce flabellum, par ses inscriptions, fait émerger un tout autre discours, montrant que ceux qui produisaient ces œuvres étaient sans doute eux-mêmes chrétiens, d'autant plus que parmi ces derniers s'illustrent des dinandiers célèbres. Certaines recherches mettent également en avant la collaboration probable des artisans chrétiens et musulmans. C'est chose possible pour ce flabellum, d'autant plus que la figure de Marie a sa place dans la religion musulmane. Elle apparaît à plusieurs reprises dans le Coran et donne même son nom à une sourate (« Maryam », XIX).

Le rapport des flabella au pouvoir peut sembler ténu, puisqu'ils sont signalés dans des ouvrages de liturgie à partir du IV^e siècle en Syrie comme ayant une fonction de chasse-mouches pour éviter que celles-ci ne tombent dans le calice.

C'est la ritualisation de la liturgie qui vient amplifier



Flabellum de procession de l'Église syriaque orthodoxe de Jérusalem

leur rôle, les ramenant d'abord aux souverains terrestres autour de qui l'on va chasser les insectes. Progressivement, ils perdent avec leurs plumes cette fonction première et servent dans d'autres actions liturgiques, en magnifiant par leur présence l'importance de la lecture de l'Évangile ou de l'Offertoire. Des grelots remplacent parfois les plumes, annonçant par leur tintement l'arrivée d'un élément majeur de la liturgie. Ils prennent, on l'a vu précédemment, une fonction symbolique, représentant les anges.

Plus encore, d'autres flabella sont parfois ajoutés de part et d'autre de l'autel, posés et immobiles, perdant ainsi toute fonction. Et ils sont précisément là parce qu'ils sont inutiles.

Inutiles, parce qu'ils viennent signifier que le divin est tel qu'il n'a même pas besoin de ces flabella. Et c'est là qu'intervient toute la question de la symbolique de l'autorité. Dans la liturgie catholique romaine, jusqu'au concile Vatican II, on trouve aussi la présence des *flabella papale*. Disposés de part et d'autre du trône du pape, ils n'étaient absolument pas agités. Ils venaient dire l'importance du chef de l'Église, dont l'autorité venait de Dieu même, dépassant toute idée de pouvoir humain et temporel.

Cette question du mouvement des flabella comme symbole d'autorité se manifeste également avec l'exemple du trône. Les souverains occidentaux ayant une autorité qui devait leur venir d'en haut par le « *droit divin* », siégeaient, exprimant de la sorte que leur empire ne venait pas d'eux-mêmes mais qu'ils le possédaient tout de même, qui que soit le suzerain. Au contraire, le pouvoir appartiendrait davantage à une personne, pour un temps donné, ce qui conduit le politicien à s'exprimer debout. Tout comme pour le trône, le mouvement, ou plutôt l'absence de mouvement du flabellum vient parfois signifier, à travers toute l'histoire de ce simple objet qui au départ était un éventail, une autorité qui dépasse un pouvoir. ■



Pie VIII porté dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, entouré de flabella, Horace Vernet, huile sur toile, 1829

ENTRETIEN AVEC *LOUIS DE BOURBON, DUC D'ANJOU*

“Je crois plus en la Providence qu’en l’homme providentiel”

Alors que les élections présidentielles approchent et que le climat politique est de plus en plus effervescent, Louis de Bourbon a accepté de répondre à nos questions et de nous livrer la vision politique qu’il défend. Héritier de la monarchie capétienne, le Prince incarne un projet authentique et résolument transcendant ; il offre un regard neuf sur la res publica.

Quel héritage doit assumer le chef de la Maison de France au XXIe siècle ?

Celui des quinze siècles de l’histoire de France : c’est-à-dire de sa continuité comme nation souveraine dont l’essentiel de la destinée, près de treize siècles, a été réalisé sous le règne des différentes dynasties qui ont progressivement constitué le pays et mené à son apogée.

Incarnez-vous, au-delà de l’héritage culturel et historique, un véritable modèle politique ? Vous qualifieriez-vous “d’homme politique” ?

Comme héritier de La royauté française, nul ne doute que j’incarne un modèle politique. C’est pour cela que jusqu’aux années 1950, la république imposait l’exil aux chefs de Maison. Il y avait un rejet idéologique de ce modèle.

Ainsi en assumant, comme mes prédécesseurs, cette place de successeur légitime je suis un « *homme politique* »... Mais encore faut-il s’entendre sur le terme homme politique. En royauté l’homme politique est celui qui est au service de son pays,



Louis de Bourbon

qui l’incarne dans la durée. Le roi, parce qu’il était sacré, n’exerçait pas seulement une fonction de gestion des hommes et des choses, mais d’abord un service dû à ceux qu’il dirigeait. Cet aspect religieux était très important puisqu’il garantissait les dérives notamment celles menant à la tyrannie qui est l’exercice du pouvoir pour les seules fins de celui qui l’exerce.

Qu’est-ce qui vous distingue des autres hommes politiques ?

Ma liberté. Je ne dépends de personne ni d’aucun groupe. C’est l’hérédité qui m’a désigné c’est-à-dire quelque chose qui échappe totalement au commerce des hommes et aux combinaisons politiciennes. C’est la Providence qui fait qu’on est roi ou chef de Maison. Cela donne une légitimité qu’aucun autre pouvoir ne peut avoir. C’est cela la souveraineté.

« [...]ses élites [ont] perdu le sens du réel et de leur devoir vis-à-vis de la collectivité »

Quelles sont vos différentes responsabilités à l'heure actuelle et vos engagements dans la société ?

J'ai des responsabilités familiales, celles d'un père de famille qui avec son épouse, est soucieux d'élever ses quatre enfants en leur transmettant des valeurs afin que, devenus adultes, ils puissent eux même continuer la longue chaîne de la vie qu'incarne toute famille. Complément de ces responsabilités familiales, j'en ai d'autres qui sont professionnelles. Il me semble essentiel en effet que tout chef de famille puisse subvenir aux besoins des siens. Dans le prolongement de ces responsabilités, j'essaye d'avoir aussi des activités sociales notamment vis-à-vis des plus pauvres et j'encourage mes enfants à avoir cette attention aux autres.

Enfin j'assume mes engagements dynastiques en participant comme successeur légitime des rois de France à de nombreuses cérémonies de tous ordres auxquelles je suis convié notamment par les différentes autorités religieuses, politiques, culturelles, économiques. Ce rôle de témoin me paraît essentiel car c'est ainsi que la tradition monarchique peut s'inscrire dans la durée et rester un espoir pour demain.

Existe-t-il une figure dans l'Histoire de France qui vous a particulièrement aidé à incarner l'idéal monarchique ?

La question n'a pas grand sens car les « figures » ne sont pas les mêmes selon les circonstances. En treize siècles de royauté comment ne pas voir de multiples figures depuis Clovis qui a baptisé la dynastie et la France jusqu'à Louis XVI, le roi-martyr, en passant par Jeanne d'Arc, la patronne de la légitimité ?

Mais ceci rappelé, la figure de deux souverains demeure pour moi comme celle de deux témoins essentiels, Saint Louis et Henri IV. Le premier est le modèle par excellence des rois puisqu'il a su totalement mêler ses devoirs vis-à-vis de Dieu et

vis-à-vis des hommes. Pas simple pour un « homme politique » de faire du décalogue son « programme » sans tomber dans les excès d'une théocratie... Le second, dans de toutes autres circonstances, est celui qui par son charisme a restauré l'harmonie et la paix dans le royaume ravagé par 30 ans de guerres civiles. Ce sont deux figures complémentaires... mais il y en a bien d'autres.

Quelle définition donneriez-vous de l'homme providentiel ?

Celui qui arrive au bon moment... Mais je crois plus en la Providence qu'en l'homme providentiel.

La dimension providentielle peut-elle provenir d'un engouement populaire ou est-elle nécessairement fondée sur l'autorité divine ?

Comme le dit Saint-Paul, il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu.

Peut-on dire que les rois, en tant que personnes sacrées et tenant leur autorité de droit divin, sont, par essence, des "hommes providentiels" ?

Ne l'ont-ils pas tous été ?

Dernièrement vous écriviez, évoquant la proximité des élections présidentielles : "N'est-ce pas le moment de placer la barre plus haut ? Qu'est-ce qui sera le bon et le bien pour la France et les Français de demain ? sur le long terme. Voir juste et voir loin". Voyez-vous en la monarchie le seul régime capable de proposer une telle solution ?

Montrez-m'en d'autres ?

Mais que l'on s'entende bien, je parle plus volontiers de royauté « à la française » c'est-à-dire fortement ancrée sur son territoire (le pré-carré) et le service des hommes, mais couronnée par Dieu par le sacre, que de monarchie, régime d'un seul qui peut être exercé à des fins personnelles...

« Je ne dépends de personne ni d'aucun groupe. C'est l'hérédité qui m'a désigné c'est-à-dire quelque chose qui échappe totalement au commerce des hommes et aux combinaisons politiciennes. »

Quelles réponses la monarchie pourrait-elle apporter aux crises multiples qui fracturent notre société ? crise sociale, économique, politique, écologique, religieuse, etc.

Avant les réponses, au pluriel et selon les conjonctures du moment, il y aurait surtout un changement d'optique. Remettre la société à l'endroit en recréant une société finalisée. Les fractures de notre société viennent de causes profondes qui sont nées d'un abandon des fondamentaux qui garantissent la vie sociale au profit de fausses idéologies délétères. Ce qui fait du mal à la société c'est l'individualisme et le relativisme. Il n'y a plus ni bien, ni vrai, ni juste. La confusion règne partout et la notion de bien commun a cédé la place à la primauté donnée aux intérêts individuels ou communautaristes.

Selon vous, de quel mal souffre le plus la France de nos jours ?

Que ses élites aient perdu le sens du réel et de leur devoir vis-à-vis de la collectivité.

Pour se relever, la France a-t-elle besoin d'un homme providentiel ?

Chaque Français peut contribuer à être l'homme providentiel dès lors qu'il assume ses devoirs d'état, vis-à-vis de sa famille et de son pays. Il y a une conversion de tous qui est nécessaire. Aide-toi et le Ciel t'aidera. N'invertissons pas les rôles.

Le risque lié à l'attente de l'homme providentiel, n'est-il pas de tomber dans un attentisme stérile ?

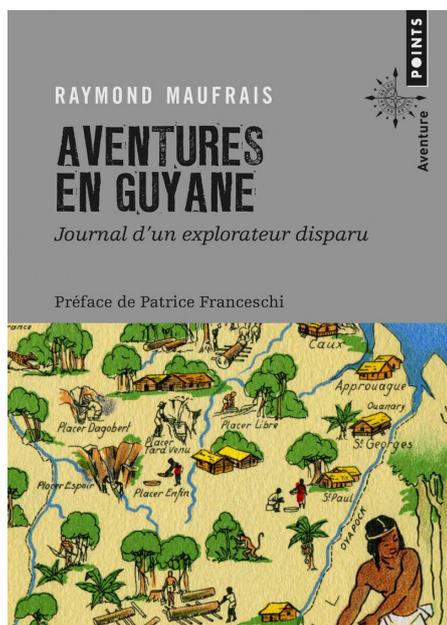
Ni Saint Louis, ni Henri IV n'ont attendu l'homme providentiel. Ils ont mis leur énergie au service de leur royaume.

Que diriez-vous aux jeunes qui veulent s'engager pour le bien commun aujourd'hui ?

N'ayez pas peur ! Allez-y. ■

Propos recueillis par la rédaction





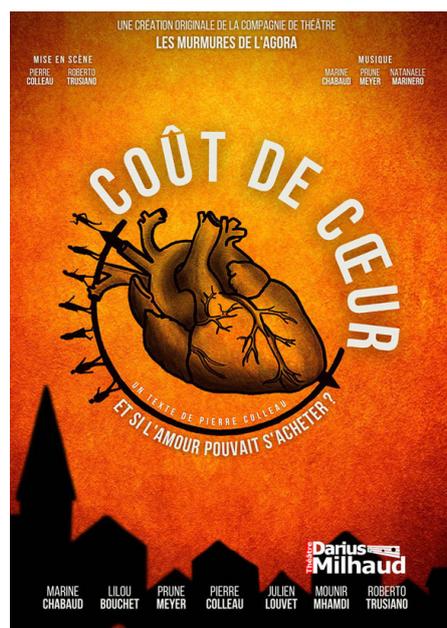
Aventures en Guyane, Journal d'un explorateur disparu Raymond Maufrais,

Raymond Maufrais disparut en 1950. A peine âgé de 23 ans, il s'était engagé seul dans une expédition au cœur de la forêt guyanaise avec une audace qui frôlait la folie. Ses carnets de route, retrouvés par hasard, nous dévoilent le cœur sincère de ce jeune journaliste en quête d'idéal. Agacé par l'inaction et par la facilité de la vie urbaine, il cherchait à s'accomplir dans l'effort et l'aventure.

Plus ce poignant récit avance, plus notre aventurier comprend qu'il n'en réchappera pas. Pour un coup d'essai, Raymond Maufrais voulut un coup de maître, et l'assume. La forêt équatoriale, si dure et pourtant si belle, se renferme peu à peu sur lui. Mais jamais la persévérance ne l'abandonnera ; au contraire, ce voyage vers la mort développe son caractère et favorise chez lui un regain de foi.

Chargées de souvenirs et de pensées profondes, ses dernières pages s'élèvent comme un sublime chant du cygne. C'est le dernier cri de l'homme seul face au réel, face à la mort, face à Dieu.

Raoul



Coup de coeur

Théâtre Darius Milhaud,
création originale des Murmures de l'Agora

Avec cette première pièce, Les Murmures de l'Agora signe un début prometteur. L'idée de fond

est simple : et si l'amour, sous toutes ses formes, pouvait s'acheter ? Évitant les lourdeurs, louvoyant entre les clichés sans jamais y tomber, *Coût de coeur* m'a séduite par sa subtilité. La mise en scène se tient de la première à la dernière seconde, inventive, efficace et plutôt bien rythmée, elle permet aux comédiens de déployer un jeu solide. Ces talentueux jeunes acteurs nous entraînent dans une atmosphère onirique, et l'on en oublie de voir passer le temps. Une mention spéciale à l'hilarant Roberto Trusiano qui campe un marchand des plus fantasques et rythme le spectacle de son pragmatisme décalé.

Entre rêve et cruauté, cette pièce vaut le détour, ne serait-ce que pour constater que l'avenir du théâtre existe bel et bien, n'en déplaise à l'époque. Je vous donne rendez-vous au théâtre Darius Milhaud, tous les jeudis jusqu'au 31 mars, afin d'apprécier ce spectacle roboratif.

Ysende Debras



Du Côté de chez Swan Marcel Proust

Combray, Guermantes, Méséglise... Mots magiques et à la force incantatoire qui font surgir du passé, accourir en foule et se bousculer sous la plume de Proust le flot des souvenirs d'enfance : les craintes vespérales, les promenades du dimanche et les dîners de famille. La simplicité de cette vie provinciale, mise en regard avec celle, mondaine, des cercles parisiens, si banale, osons le dire, nous est livrée sans retenue par l'auteur.

Mais bien plus qu'une recherche nostalgique de l'époque perdue de l'enfance, bien plus qu'une sorte d'album dont on tournerait les pages en s'attendrissant sur de vieilles photographies jaunies par le temps, Du côté de chez Swann renferme une double initiation : celle, progressive, de l'auteur lui-même à la sensibilité artistique, et celle du lecteur, insensiblement pris par le charme et la poésie méditative du regard de l'écrivain et par les rêveries de héros

esthètes, pour qui l'art est une vérité sans laquelle vivre est un mot vain.

« Cette fois il avait distingué nettement une phrase s'élevant pendant quelques instants au-dessus des ondes sonores. Elle lui avait proposé aussitôt des voluptés particulières dont il n'avait jamais eu l'idée avant de l'entendre, dont il sentait que rien autre qu'elle ne pourrait les lui faire connaître, et il avait éprouvé pour elle comme un amour inconnu. » Cet amour inconnu, il naît sans cesse, il émaille tout le roman de Proust, émergeant ainsi de la contemplation de la campagne normande après une averse, du porche d'une église gothique, du goût d'une biscotte ramollie, des allées du Bois de Boulogne et des jeux d'enfants sur les Champs-Élysées, et en vient à transformer ce voyage dans les méandres des émotions artistiques en un long poème en prose.

Anne HH

LF

COURRIER DES LECTEURS

"Un grand merci pour ce numéro fêtant les 2 ans de La Fugue, qui traduit totalement la joie et l'enthousiasme qui animent chacun d'entre vous dans la rédaction de ce journal. Votre engagement littéraire est remarquable, merci de nous partager ce qui vous tient à cœur, à travers ces articles vivants et si bien écrits. Je dois l'admettre, cette fois ci, j'ai eu un gros coup de cœur pour l'article de la rubrique littérature « plaidoyer pour la poésie » qui est exceptionnel, et je voulais en féliciter la rédactrice et la remercier pour ces lignes qui m'encouragent à reprendre ma plume et écrire quelques vers « pour faire revivre la poésie » !"

CHH

"Dans l'article d'Hervé de Valous du dernier numéro anniversaire, la citation de Volkoff n'est pas la citation originelle. Elle est de Balzac. Petite remarque au passage, car j'ai bien apprécié son article."

AC

Réponse du rédacteur d'Histoire :

En effet, Balzac a écrit des lignes qui, en substance, signifient la même chose mais qui demeurent malgré tout différentes quand on les compare. Le thème de la civilisation du père disparue avec Louis XVI est un topos de la littérature contre-révolutionnaire voire conservatrice donc nous pourrions l'attribuer, à mon avis, à beaucoup d'autres auteurs.

HV

"Bravo pour ce numéro 22 de La Fugue (numéro anniversaire). Après la lecture de l'article intitulé Quand la France se sait mortelle on reste un peu découragé et on ne peut que se remémorer les mots de Kant : "Si la providence avait voulu que nous fussions heureux, elle

ne nous aurait pas donné l'intelligence."

L'article d'Emmanuel Hanappier *Comme un simple témoignage* montre en revanche combien l'écriture peut être enthousiasmante. A propos des citations, j'aime ce qu'en dit Sacha Guitry : "Citer les pensées des autres, c'est souvent regretter de ne pas les avoir eues soi-même !" Et c'est un peu en prendre la responsabilité, ce qui est bien la même idée que celle évoquée par Sylvain Tesson. Mais a contrario, n'oublions pas que la faculté de citer est un substitut commode à l'intelligence (Somerset Maugham).

Vous comprendrez que je suis aussi un amateur de citations, lorsque je vous aurai mentionné ce que pensait Jules Renard de l'écriture : "Écrire, c'est une façon de parler sans être interrompu."

Je souhaite que ce court message vous encourage, s'il en était besoin, à poursuivre la publication de La Fugue. Très cordialement."

AE

***Vous souhaitez partager vos impressions ?
répondre à un article?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

IJF

La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Philosophie

Emmanuel Hanappier

Littérature

Ombeline Chabridon

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Histoire de l'Art

Olivia Jan

Lucie Mottet

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Grégoire Lenoir

Responsable brèves

Ysende Debras

Responsable entretiens

Alban Smith

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquétiste

Apolline Debras

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargée de communication

Maëlys de Bourayne

LF